

FUNÉRAILLES

DE M. RAYER

MEMBRE DE L'INSTITUT, DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE

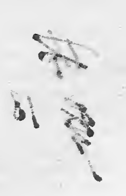
MÉDECIN ORDINAIRE DE L'EMPEREUR

GRAND OFFICIER DE L'ORDRE DE LA LÉGION D'HONNEUR

PRÉSIDENT DU COMITÉ CONSULTATIF D'HYGIÈNE

PRÉDIDENT DE L'ASSOCIATION GÉNÉRALE DE PRÉVOYANCE DES MÉDECINS DE FRANCE

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE BIOLOGIE, ETC.



EXTRAIT

De l'Union Médicale (3e série) du 14 Septembre 1867

FUNÉRAILLES DE M. RAYER

Cérémonie bien triste et dont la pompe, digne assurément d'un prince de la science, traduisait la piété filiale qui l'avait ordonnée.

La cour de l'hôtel de M. Rayer avait été transformée en une vaste chambre ardente où le corps du défunt était exposé sous un somptueux catafalque au pied duquel priaient des sœurs de charité.

A dix heures, les salons étant encombrés d'une foule nombreuse et affligée, le convoi, escorté par un bataillon de régiment de ligne rendant les honneurs militaires au grand officier de la Légion d'honneur, a quitté la maison mortuaire.

M. le général Chabaud-Latour et M. le duc de Fitz-James, parents de M. Rayer, conduisaient le deuil.

Les coins du poêle étaient portés par M. Chevreul, président de l'Académie des sciences; par M. Ricord, vice-président de l'Académie de médecine; par M. le duc de Fitz-James et par M. le docteur Michel Lévy, président-délégué de la Société centrale de l'Association générale des médecins de France.

Le cortége s'est formé dans l'ordre suivant :

Le commandant du bataillon, à cheval;

Les voitures du clergé;

Le corbillard traîné par quatre chevaux richement caparaçonnés;

Un maître des cérémonies portant sur un coussin de velours les insignes du défunt;

Les serviteurs de la maison;

La famille;

L'Institut;

La Faculté de médecine, M. Wurtz son doyen, en tête, précédé du massier;

L'Académie de médecine;

Le Comité consultatif d'hygiène publique de France, auquel s'était joint M. de

Bourreuille, conseiller d'État, secrétaire général du ministre de l'agriculture du commerce et des travaux publics, et M. Nayron, chef du bureau sanitaire;

Le Conseil général de l'Association général de prévoyance et de secours mutuels des médecins de France, les membres de la commission administrative de la Société centrale, et plusieurs Présidents et Délégués des Sociétés locales;

M. Husson, directeur de l'Assistance publique, et plusieurs médecins et chirurgiens des hôpitaux de Paris;

Le bureau et un grand nombre de membres de la Société de Biologie;

Une foule d'invités appartenant aux classes les plus élevées de la société, parmi lesquels nous avons distingué M. de Lavalette, ministre de l'intérieur; les MM. de Rothschild, M. le marquis d'Audiffret, M. le prince Dolgorouki, etc., mais principalement formée par un très-grand nombre de médecins de Paris.

Le service funèbre s'est fait dans l'église Saint-Louis d'Antin, tendue depuis la voûte jusqu'au sol de tentures noires surmontées d'une large plinthe d'argent, et ornées de crépines blanches. Au milieu de la nef s'élevait un vaste catafalque où brûlaient des centaines de cierges, et aux angles duquel huit colonnes funéraires répandaient leurs tristes lueurs.

Un messe en musique a été admirablement chantée par le chœur de cette église.

Après le service religieux, le cortége s'est dirigé vers le cimetière Montmartre, où la famille Rayer a son tombeau, et où reposent déjà la mère respectable de M. Rayer, une de ses filles chéries et sa noble femme.

Après les dernières prières, les discours ont été prononcés dans l'ordre suivant :

Au nom de l'Institut, par M. Payen;

Au nom de l'Académie de médecine, par M. Henri Roger;

Au nom du Comité consultatif d'hygiène publique, par M. Bussy;

Au nom de l'Association générale des médecins de France, par M. Amédée Latour;

Au nom de l'Administration de l'Assistance publique, par M. Husson;

Au nom de la Société de biologie, par M. Ball;

Au nom de la Société centrale de l'Association générale, par M. Michel Lévy;

Au nom des disciples et des amis de M. Rayer, par M. Brun.

Nous avons pieusement recueilli et nous publions ces nombreux et légitimes hommages rendus à la mémoire de notre cher et illustre confrère, de cet homme éminent par le savoir, par le cœur, par le caractère, dont la mort sera un éternel sujet de regrets pour la science et pour la profession, et dont le souvenir vivra autant que leur vie dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu et qui l'ont aimé.

Au nom de l'Académie des sciences, M. Payen s'est exprimé en ces termes :

Messieurs,

Encore une de nos grandes illustrations médicales éteinte !

Quel douloureux devoir nous réunit au bord de cette tombe !

En présence d'une perte aussi cruelle, à peine la voix du cœur pourrait-elle exprimer les sentiments d'une affliction profonde, et cependant pour rendre les derniers devoirs et offrir un premier hommage au savant, à l'excellent confrère que la mort nous enlève, il me faut rappeler au moins quelques-uns de ses titres éminents à la reconnaissance publique, en attendant qu'une voix plus autorisée puisse, dans le calme du temps qui adoucit les peines, signaler tous les services que Rayer a rendus à la science, à l'humanité.

Après avoir eu l'insigne honneur et la tâche facile de soutenir sa candidature, au nom de la section d'économie rurale et d'art vétérinaire, de l'Académie des sciences, unanime dans sa présentation, je dois aujourd'hui, à vingt-quatre ans d'intervalle, essayer de dire comment ses travaux se rattachaient directement à notre section. C'est que Rayer n'était pas seulement le célèbre médecin au diagnostic incomparable, occupant un rang élevé dans les sciences de la physiologie expérimentale et de la pathologie ; pour nous il était encore le savant observateur qui avait approfondi l'étude des maladies des animaux de nos fermes ; le premier qui eut d'une main assurée porté la lumière dans des questions ardues, alors très-controversées ; le premier qui eut démontré clairement que certaines affections graves non-seulement sont contagieuses entre les animaux, mais encore sont transmissibles à l'homme.

De là tirent leur origine des mesures d'une haute importance dans l'intérêt de l'agriculture et de l'hygiène publique.

Rayer ne cessait de poursuivre ses travaux importants dans cette direction, mais en même temps il faisait d'incroyables efforts pour diriger le zèle des jeunes savants vers les recherches scientifiques qui ont pour but d'éclairer la médecine comparée. La fondation de la Société de biologie, dont il est demeuré jusqu'au dernier jour le président, le protecteur et le bienfaiteur généreux est, et sera dans l'avenir un de ses plus beaux titres.

Il ne lui suffisait pas d'exciter et de soutenir ainsi l'émulation des hommes de science et de labeur, il songeait à ceux que trop souvent l'insuccès, le malheur et les maladies accablent, à ceux qui succombent à la peine, laissant une famille malheureuse. Pour leur venir en aide, il a fondé et doté l'Association générale de prévoyance et de secours mutuels des médecins de France. Rayer présidait, les 28 et 29 avril derniers, la huitième assemblée générale de cette philanthropique Association, déjà puissante par le nombre et les bienfaits, grâce au concours empressé de nos célébrités médicales.

De toutes les parties de l'Empire l'écho de la reconnaissance arrivait jusqu'à lui.

Rayer, heureux de tant de succès mérités, n'avait rien à envier du côté de la fortune, ni des honneurs dus à son noble caractère et à son beau talent : il était membre de l'Institut, médecin ordinaire de l'Empereur, grand officier de l'ordre impérial de la Légion d'honneur, ancien doyen de la Faculté de médecine de Paris.

Et cependant, comme si dans ce monde le bonheur ne pouvait être complet ni durer longtemps, notre confrère eut en diverses occasions à supporter de douloureuses épreuves que

toute sa science ne put conjurer : une maladie cruelle, dont il suivit les progrès lents et dut prévoir l'issue fatale, enleva une de ses filles chéries à l'âge où elle était comblée des dons de la nature.

Plus tard un mal presque foudroyant frappait, dans la force de la vie, son épouse aimante et tendrement aimée !

Il lui est resté du moins jusqu'au dernier jour une seconde fille sur laquelle toutes ses affections se sont concentrées, qui fut son ange gardien durant sa longue maladie et pendant une convalescence plus longue encore qui devait tromper toutes les espérances.

Adieu, Rayer ! tu as rempli une grande mission d'humanité sur la terre. Repose en paix ! Adieu !

Organe de l'Académie impériale de médecine, M. Henri Roger a prononcé le discours suivant :

Jours lamentables et pleins de deuils ! L'Académie de médecine, consternée par des pertes inouïes, voit tomber presque ensemble sous les coups pressés de la mort trois de ses membres les plus regrettables, Guibourt, le doyen de la pharmacie en France, Velpeau, le digne représentant de notre chirurgie, et Rayer, l'honneur de la médecine française (*præsidium et decus*), tous les trois, chargés d'ans et de gloire, rapidement enlevés et comme arrachés à nos respects, à notre admiration, à nos affections les plus vives.

Disciple de M. Rayer depuis trente-quatre années, je remercie mes collègues de l'Académie de m'avoir chargé de lui adresser en leur nom le suprême adieu, et de m'avoir ainsi donné l'occasion de témoigner une dernière fois de l'admiration et de l'attachement que je lui vouai tout d'abord, et qu'il savait inspirer à tous ceux qui le voyaient de près et quelque temps.

C'est par le travail, par un travail opiniâtre et ardent, que Rayer a conquis successivement les plus hautes positions scientifiques et professionnelles.

Arrivé de bonne heure aux grands hôpitaux, Saint-Antoine, la Charité, il y recueillit les nombreux matériaux d'importants écrits de médecine pratique. Les devoirs de l'hôpital, ceux d'une clientèle qui s'augmentait chaque jour quoi qu'il en eût, les lectures, la composition d'ouvrages médicaux, l'absorbaient tout entier ; aussi M. Rayer, que ses qualités séduisantes et l'éclat de son esprit appelaient à briller dans la société, se refusait-il les plaisirs et jusqu'aux distractions du monde. Homme du travail et de la famille, il associait à ses ouvrages (douce collaboration !) les personnes que l'affection avaient associées à sa vie.

Ce n'est pas ici le lieu de parler des livres de Rayer, de ses excellents Traités, œuvres vraiment magistrales, basées sur les faits cliniques et recommandables aussi par l'érudition, et dans lesquelles l'observation du passé est éclairée et contrôlée par l'observation présente ; ces œuvres ont marqué dans la médecine contemporaine, elles resteront, longtemps consultées et également appréciées par la médecine de l'avenir.

Esprit largement compréhensif, Rayer étudie d'abord la médecine dans son ensemble ; puis, à la fois pratique et chercheur, encyclopédique et spécialiste, il voit, dans ce vaste domaine de la pathologie, des champs presque délaissés ; il s'y engage et y creuse un profond sillon. Ce

n'est pas tout : le terrain s'agrandit encore, la pathologie humaine ne suffit plus à l'infatigable explorateur, et la pathologie comparée est créée. C'est par la découverte d'une maladie nouvelle, transmissible de l'animal à l'homme, que Rayer préluda à cette magnifique étude et jeta les fondements d'une science aussi belle que l'anatomie et la physiologie comparées et bien autrement féconde en applications utiles à l'humanité.

Ce sont ces travaux de médecine comparée qui ouvrirent à M. Rayer les portes de l'Institut.

Il était alors à l'apogée de sa gloire ; mais cette gloire même il la faisait servir à la science : membre de l'Institut, il embrassait dans une étude simultanée toutes les sciences biologiques, et leur donnait un essor qui ne s'arrêtera pas de longtemps.

La science fut, en effet, sa première et sa dernière passion, et ses amis constants furent les travailleurs ; toujours présent, toujours actif, il mérita, bien mieux que le Grand roi, qu'on dit de lui : « Il agissait de tous côtés par l'impression de sa vertu. »

C'est ce labeur incessant, cet enthousiasme pour le vrai et pour le bien, qui avaient acquis à M. Rayer une autorité légitime et immense, autorité qui rayonnait et s'imposait partout, à la présidence de l'Académie comme à celle de l'Institut, à la présidence du Comité consultatif d'hygiène comme à celle de toutes les commissions dont il était le membre indispensable. Et, fait non moins caractéristique, l'envie, qui s'élève contre les vivants qui la gênent, était vaincue « par la rare et majestueuse beauté de mérites toujours constants. »

M. Rayer eut pour clients les puissants de la terre ; son influence considérable, il l'utilisa surtout pour les autres, et en particulier pour les pionniers de la science ; les honneurs (et la fortune) qui lui vinrent par surcroît, servirent en définitive à l'illustration ou à l'avancement de la médecine ; si, un jour, il accepta d'être Doyen de la Faculté, ce fut pour y agrandir l'enseignement, ce fut pour y introduire l'étude de l'histologie, de la pathologie comparée et de l'histoire de la médecine ; à ce but élevé il sacrifiait et sa clientèle, et un repos qui lui eût été si nécessaire et qu'il n'aura pris que dans la tombe.

Rayer n'est pas seulement grand par les œuvres qu'il a faites, il est grand aussi par celles qu'il a inspirées : comme Stahl, comme Boerhaave, maîtres immortels, il avait su s'entourer d'un groupe de jeunes savants qu'il animait du souffle de sa puissante inspiration.

Un homme dont l'universel savoir n'a d'égal que l'antique vertu, notre Littré, jeune encore, cherchait sa voie ; Rayer indiqua la route, et le monde médical eut une traduction française d'Hippocrate.

Un savant qui appartient aussi à l'Académie, et dont le nom est plus qu'européen, Claude Bernard, a dû au patronage de M. Rayer les positions officielles qui, en assurant le présent, donnent à l'esprit la sérénité indispensable au travail ; et c'est encouragé par M. Rayer que le physiologiste ingénieux et sagace s'est engagé résolûment dans une carrière si heureusement parcourue.

Pourquoi ne rappellerais-je pas encore l'appui bienveillant et efficace que M. Rayer prêta toujours à un autre savant, notre collègue, à M. Robin, le créateur de l'histologie française ? Peut-on ne pas voir l'expression saisissante de l'esprit même de Rayer dans cette trinité d'hommes éminents qui représentent, Littré l'observation antique dans ce qu'elle a de plus élevé, Claude Bernard et Robin l'observation moderne dans ce qu'elle a de plus positif?

Et c'est pour continuer cette œuvre que Rayer s'était mis à la tête de la Société de biologie, réunion de disciples qui sont ou seront maîtres à leur tour, et qui se sont donné pour tâche l'étude de la vie dans toutes ses manifestations, et pour mot d'ordre le progrès.

M. Rayer était le premier parmi les médecins savants, le premier parmi les médecins praticiens; soucieux d'une triple auréole, il voulut encore être le premier parmi les défenseurs, parmi les bienfaiteurs de la Profession, et l'Association générale des médecins de France fut fondée. Ce qu'il fallut de volonté persévérante, d'inébranlable dévouement, de charité active, de crédit partout et toujours, pour faire naître et vivre cette généreuse et utile institution, un témoin, un collaborateur de tous les instants vous le dira tout à l'heure mieux que je ne saurais le faire.

Talent consommé de praticien, savoir élevé et profond, esprit incomparable aussi fin et vif qu'étendu, honorabilité et dignité professionnelles, remarquable union des plus nobles qualités morales, cœur sympathique, ardent, dévoué, M. Rayer eut tous ces mérites :

« A qui donner le prix? Au cœur, si l'on m'en croit, »

répondrai-je avec la poëte.

Messieurs,

Ce que fut M. Rayer, je viens de l'indiquer bien imparfaitement, et je sens que ma louange languit auprès d'une si haute renommée ; je cherche encore des paroles et ne trouve que des larmes. Je les mêle aux vôtres, fille admirable, qui êtes restée au foyer solitaire pour y pleurer le cher mort ; et, de cette tombe, je vous adresse la consolation dernière d'un orateur ancien : « Allégez votre douleur par l'affliction commune et par la gloire paternelle. »

Le Comité consultatif d'hygiène publique, par l'organe de M. Bussy, s'est ainsi exprimé :

Messieurs,

C'est au nom du Comité consultatif d'hygiène publique que je viens rendre un dernier hommage et dire le dernier adieu au savant illustre, au praticien distingué, au collègue aimé dont la mort nous réunit ici dans une douleur commune.

Il y a un an, jour pour jour nous rendions les mêmes devoirs à notre vénéré confrère le docteur Mêlier, qui a laissé de si vifs regrets et de si honorables souvenirs parmi nous.

Il y a quelques jours la mort nous enlevait notre éminent collègue, M. Herbet, conseiller d'État et directeur des consulats aux affaires étrangères; sa tombe est à peine fermée, la place qu'il occupait parmi nous n'est pas encore remplie, qu'une nouvelle perte vient frapper notre Comité dans la personne de son Président.

Je n'aurai pas à vous retracer ici, Messieurs, cette vie si honorable et si bien remplie, consacrée tout entière à l'étude et à la pratique de la médecine. Quelques mots seulement sur la position de M. Rayer dans le Comité d'hygiène me suffiront pour vous faire apprécier la perte que nous avons faite.

C'est depuis douze ans que M. Rayer appartenait au Comité d'hygiène, où il avait été

appelé par le suffrage unanime de ses collègues à remplacer comme Président le savant physiologiste Magendie.

Dès ce moment il n'a cessé de prendre la part la plus active à tous nos travaux.

Ni les soins qu'il donnait à sa nombreuse clientèle, ni ses occupations comme savant, ni les devoirs que lui imposaient ses relations étendues ne l'empêchèrent d'assister à nos séances avec la plus grande assiduité.

Sous sa présidence ont été traitées un grand nombre de questions d'un haut intérêt pour l'hygiène, que je ne saurais énumérer ici, mais parmi lesquelles je puis citer la législation sur la conservation et l'aménagement des sources d'eaux minérales, les modifications apportées dans l'inspection des établissements thermaux, l'examen de toutes les grandes questions qui ont surgi à l'occasion de l'exécution de nos lois sur les quarantaines et des conventions internationales qui se rapportent à cette législation.

L'application de ce régime quarantenaire en activité dans le bassin de la Méditerranée, où le choléra n'a pas cessé de sévir, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, touche aux intérêts les plus graves et souvent les plus opposés. Il s'agit, en effet, de concilier les exigences de la santé publique avec les besoins du commerce, de tenir compte de l'ignorance des préjugés et du mauvais vouloir de certaines populations, et quelquefois même des incertitudes de la science.

Beaucoup d'entre vous, Messieurs, et tous ceux particulièrement qui ont assisté à la première invasion du choléra en France, connaissent la révolution qui s'est opérée dans le monde médical depuis cette époque sur le mode de propagation de cette maladie. Dans la discussion de tous ces points difficiles, le rôle de M. Rayer ne se bornait pas à présider avec cette impartialité et cette convenance qui étaient la règle habituelle de sa conduite. Médecin et savant, il apportait dans nos discussions le poids de sa longue expérience et les lumières que lui fournissait sa profonde érudition, sachant toujours s'arrêter là où l'observation lui faisait défaut, et n'hésitant jamais à reconnaître, lorsqu'il y avait lieu, l'insuffisance de la science. Esprit ferme, cœur droit et dévoué, il savait allier dans une mesure parfaite le respect pour l'autorité à l'indépendance de l'homme de science et à la vérité qui est le premier devoir d'un conseiller de l'Administration.

Cette utile coopération devait bientôt nous manquer. Les facultés de M. Rayer s'affaiblissaient sensiblement. Aucun de nous ne pouvait se faire illusion sur sa fin prochaine. Mais sa mort, pour n'avoir pas été imprévue, n'a pas été moins douloureuse pour tous ses collègues qui suivaient d'un œil attristé les progrès de la maladie.

Si quelque chose, Messieurs, peut adoucir l'amertume de nos regrets, c'est l'expression de cette sympathie générale qui s'attache à la mémoire de M. Rayer, légitime récompense des services qu'il a rendus pendant sa longue et laborieuse carrière.

Interprète vivement ému de l'Association générale de prévoyance et de secours mutuels des médecins de France, M. Amédée LATOUR, secrétaire général, a prononcé l'allocution suivante :

Messieurs,

En peu de temps que de tristesses!

La plus grande pour moi, vous devez tous le comprendre, est d'adresser l'adieu suprême au Président de l'Association générale de prévoyance et de secours mutuels des médecins de France.

Je ne cache ni mon émotion, ni mes larmes, ni mon inquiétude, ni mes appréhensions. Dans toute son étendue funeste je vois, je sens notre perte et j'en suis accablé de douleur. Les titres de M. Rayer à la reconnaissance et à l'immortalité de l'histoire comme savant complet, comme investigateur sagace, comme clinicien exact, comme praticien des plus habiles, comme monographe rigoureux, comme initiateur fécond et comme protecteur heureux, viennent d'être rappelés avec autorité et compétence. C'est un autre devoir plus pieux encore qui m'attire auprès de cette tombe : j'y viens pleurer le courageux et généreux fondateur de cette grande et belle institution qui, si ses destinées s'accomplissent, aura parmi nous institué, non pas ce que quelques esprits inattentifs ont qualifié de corporation médicale, mais quelque chose de plus intime, de plus humain, de plus en harmonie avec nos mœurs et nos conquêtes libérales, c'est-à-dire la famille médicale; c'est-à-dire la pitié, la piété, le respect pour l'infortune; l'assistance efficace et durable pour la vieillesse et l'infirmité; le secours pour la veuve, la protection pour l'enfant; plus encore, Messieurs, la sollicitude rétrospective remontant jusqu'aux ascendants; et bien mieux encore, la mutualité confraternelle s'étendant sur la profession tout entière, du plus élevé au plus humble d'entre nous et ne laissant nulle part une souffrance honorable sans secours, un grief légitime sans réclamation.

Il y a dix ans, Messieurs, que M. Rayer, sous l'humble mais pressante invitation de celui qui a la douleur de lui rendre aujourd'hui les derniers devoirs, se mit résolûment à la tête de cette noble idée. Il en comprit aussitôt toute la grandeur, et ce fut pour moi, je le déclare, un grand sujet d'étonnement que cet esprit, qui paraissait avoir été jusque-là complétement absorbé dans le culte de la science et dans la pratique de l'art, eût une intuition si prompte et si sûre des graves problèmes d'économie professionnelle qui allaient se présenter à son examen. Mais aussi toutes les difficultés d'exécution se montrèrent également rapides à cet esprit net, positif et pratique, à qui ne suffisait pas qu'une idée fût grande et généreuse, mais qui lui demandait surtout sa raison possible d'existence et de réalisation.

L'historique de ce laborieux enfantement serait ici déplacé; il a été esquissé ailleurs, il sera complété plus tard. Ce que nous savons tous, et ce que je sais mieux que personne, c'est que, depuis dix ans, M. Rayer a donné à cette institution par lui fondée toute son âme et toute son intelligence; c'est que le sentiment de la responsabilité qu'il avait assumée a souvent troublé son sommeil; c'est que si les succès de l'Œuvre lui ont procuré de grandes et d'ineffables jouissances, les attaques dont elle a été l'objet, l'indifférence des uns, les abstentions systématiques des autres, les ardeurs impatientes, le zèle imprudent, les critiques passionnées et injustes ont fréquemment aussi sensibilisé son cœur, mais sans l'aigrir. Cher et vénéré maître, souvent nous avons ensemble monté cette voie douloureuse, et non sans meurtrir nos mains et nos pieds aux pierres du chemin; eh bien, votre courage a soutenu le courage de tous; votre conviction a ranimé la conviction de tous; votre énergie a donné confiance et résolution à

tous, et l'Œuvre est devenue ce que vous la laissez : nombreuse, honorée, riche, bienfaisante, protectrice, et désormais à l'abri de toute éventualité fâcheuse.

La plus grave, la plus douloureuse de ces éventualités, Messieurs, l'Association générale la subit en ce jour; oui, la mort de M. Rayer est une perte immense pour l'Œuvre. Qui nous rendra le prestige d'un tel nom, l'éclat d'une telle position, l'influence d'un tel caractère, le respect de tous pour une telle dignité professionnelle? Qui nous rendra cette belle, noble et vénérable prestance? Qui nous rendra surtout ce langage si magistralement élevé que, tous les ans, nous applaudissions à nos assemblées générales? Enfin, qui nous rendra cette conception grande et généreuse de l'Œuvre, ce zèle actif jusqu'à l'inquiétude, jusqu'à l'agitation, ce souci de l'ensemble et des détails, ce dévouement toujours prêt, cette sollicitude toujours vigilante, et cette constante aménité qui rendait les rapports de tous les éléments de l'Œuvre si doux et si faciles? Parlerai-je de ses libéralité inépuisables? Non, s'il pouvait m'entendre il m'imposerait silence; et, comme le dit un moraliste, il faut savoir honorer ceux qui sont morts de la manière dont ils auraient voulu être honorés pendant leur vie.

Messieurs, au bord de cette tombe, un rapprochement triste et douloureux me frappe et m'émeut. Les deux Présidents des deux grandes Associations médicales, à quelques jours d'intervalle, viennent de se réunir dans la mort. Velpeau, Rayer, ces deux grands esprits ne sont plus, et dans un monde meilleur ils ont oublié les dissidences de ce monde agité; ils jouissent à cette heure de la paix éternelle. Eh bien! de l'un et de l'autre qui m'ont honoré de leur bienveillante et précieuse amitié, il me semble que j'entends la voix et qu'ils me disent :

« Nous avons l'un et l'autre visé le même but : l'assistance, la dignité, la moralité professionnelle; nos aspirations ont été les mêmes; les mêmes ont été nos intentions et semblables ont été nos moyens d'exécution. Pourquoi donc une séparation entre des institutions identiques? pourquoi n'avons-nous pas réuni nos efforts dans une action commune? pourquoi!... C'est que, dans ce monde terrestre où nous avons vécu, les esprits les plus élevés et les plus purs sont mêlés, comme l'a dit Pascal, de grandeur et de faiblesse. Aux rayons de l'immortalité se sont fondus comme un léger brouillard des antagonismes tristes et pénibles. Vous, à qui l'honneur incombe aujourd'hui de parler au nom de l'Association, nous vous en supplions, ne faites entendre que des paroles d'union, de concorde et d'apaisement. Notre vœu le plus cher est en faveur d'une entente désirable pour tous. Sur notre tombe, osez émettre l'espérance et le désir d'un rapprochement pour tous honorable, et nos âmes reconnaissantes vous protégeront dans vos efforts. »

Voix chères et amies, je vous écoute et je subis votre irrésistible influence.

Oui, Messieurs, et j'en atteste ici cette austère solennité de la mort devant laquelle le mensonge ne serait qu'une odieuse profanation, M. Rayer, M. Velpeau, je l'ai souvent entendu de leur bouche, n'aspiraient, dans leur ardeur respective pour le succès des deux Associations, qu'à ce concours commun d'ailleurs, tôt ou tard inévitable. Pourquoi donc n'en hâterions-nous pas l'avénement? pourquoi ne chercherions-nous pas toutes les occasions de nous unir plutôt que celles qui nous divisent?

Pour moi, je ne crois pouvoir plus affectueusement et plus respectueusement honorer la mémoire de notre cher et vénéré Président qu'en émettant le vœu sincère que toutes les forces vives de l'Association médicale de Paris et des départements s'unissent enfin dans une action

générale vers les intérêts de cette grande science et de cette belle profession dont M. Rayer a été l'un des plus complets interprètes, et l'un des plus dignes et des plus respectables ministres.

Au nom de l'Administration de l'Assistance publique, M. HUSSON, directeur, a prononcé le discours suivant :

Messieurs,

La tombe d'un illustre chirurgien est à peine fermée, et nous voici de nouveau réunis pour rendre les derniers devoirs à l'un des vétérans de l'art de guérir, non moins digne de nos sympathies et de nos respects. Ainsi que son éminent confrère, M. le professeur Velpeau, M. le docteur Rayer compte, depuis longtemps déjà, parmi les gloires les plus pures et les plus incontestées de ce même hôpital de la Charité où, pendant près de trente ans, ils ont concouru ensemble au soulagement des malades indigents qui leur étaient confiés.

Il faut bien le reconnaître, la mort ne saurait sévir parmi les sommités du Corps médical sans que l'Administration hospitalière se sente profondément atteinte elle-même dans ses intérêts les plus chers et aussi dans ses affections les plus légitimes. Et, en effet, la distribution des secours dont la loi lui a confié le soin fait la part de l'homme de l'art si grande; l'action du médecin est si intimement liée à celle de l'administrateur, que le bien qu'ils sont appelés à faire en commun n'est réellement fécond qu'à la condition d'une entente constante et parfaite; et c'est précisément cet accord, resté inaltérable entre elle et M. Rayer pendant sa longue carrière, qui rend aujourd'hui pour elle cette séparation si douloureuse.

Comme tant d'autres praticiens dont le nom brille au premier rang de nos illustrations médicales, M. le docteur Rayer est sorti de cette brillante pépinière d'élèves qui est l'honneur et la force de nos hôpitaux. Interne dès l'année 1814, il suivait ses chefs de service pour secourir les blessés de ces combats néfastes contre l'invasion étrangère; il était, en 1823, nommé médecin du Bureau central, et, après être resté attaché quelque temps à l'hôpital Saint-Antoine, il venait prendre, à l'hôpital de la Charité, la place qu'il ne devait quitter qu'après avoir été atteint par la loi inflexible de la limite d'âge.

Ces titres que l'Administration a enregistrés avec un soin religieux sont encore relevés à ses yeux par les admirables qualités de cœur qu'elle avait rencontrées en M. Rayer; aussi se plaît-elle à confondre, dans l'expression de ses regrets, le médecin éminent avec l'homme affable dont le commerce à la fois si sûr et si agréable exerçait une attraction et un charme irrésistibles sur tous ceux qui l'approchaient.

Bien qu'il fût séparé de nous depuis plusieurs années, il n'en continuait pas moins à prêter, comme médecin honoraire, son concours à l'Administration qu'il avait aimée et servie pendant tant d'années. Dans toutes les circonstances où nous avons dû recourir à ses conseils ou à son dévouement, jamais les lumières de sa haute intelligence ne nous ont fait défaut; jamais il n'a laissé échapper l'occasion d'aider et d'honorer les intérêts sacrés que nous avons mission de défendre.

Messieurs, la mort peut frapper parmi nous à coups répétés, et entraîner vers d'autres régions les hommes utiles qui passent sur cette terre périssable pour y faire le bien; mais ce

qu'elle ne saurait nous ravir, ce sont ces souvenirs précieux qui peignent en traits saisissants et durables l'image de ceux qui ne sont plus, ces souvenirs qui proposent des exemples, consolent les familles et sont quelquefois un fragment de l'histoire. M. Rayer laisse dans la science et la pratique médicales un vide difficile à remplir; dans les hôpitaux, une place qui n'est pas encore prise; dans le monde pressé de ses clients fortunés ou pauvres, des regrets douloureux et profonds. Pour moi, c'est un besoin, c'est un devoir de venir, à mon tour, saluer d'un dernier adieu les restes mortels de cet homme rare, aussi modeste que savant, entourer la tombe qui va les recueillir de l'expression sympathique de notre reconnaissance, et promettre de placer le nom de Rayer dans nos annales, parmi les meilleurs et les plus aimés.

M. Ball, vice-président de la Société de biologie, au nom de cette Société fondée par M. Rayer, s'est exprimé de la manière suivante :

Messieurs,

La Société de biologie, en me chargeant de porter, sur la tombe de Rayer, l'expression de ses douloureux regrets, ne m'a point imposé la tâche de vous rappeler ses mérites. Des voix plus éloquentes et plus autorisées que la mienne ont déjà rempli ce pieux devoir. Pour moi, venu l'un des derniers parmi ses élèves, je ne l'ai connu, pour ainsi dire, qu'à la onzième heure; et je craindrais d'empiéter sur le domaine d'autrui en retraçant l'histoire de sa vie scientifique. C'est le Président de la Société de biologie dont la vénérable figure est gravée dans mes souvenirs; c'est à lui que je viens adresser ici mes derniers adieux.

La Société de biologie doit tout à Rayer : il lui a donné l'impulsion scientifique et l'existence légale; il lui a imprimé un caractère indélébile; il lui a fait conquérir la place qu'elle occupe dans le mouvement moderne; et s'il ne l'a pas créée de toutes pièces, on peut affirmer, du moins, qu'il en a résumé, je dirais presque personnifié les tendances. Il fallait, en effet, pour diriger les travaux d'une Société composée d'éléments si divers, un ensemble de qualités qu'il est rare de trouver au même degré chez un seul individu. Toutes ces qualités, on peut le dire, se réunissaient dans la personne de Rayer.

Nul ne possédait mieux que lui le don de faire aimer le travail, parce qu'il l'aimait lui-même : nul ne savait mieux redresser les travers de l'esprit, et lui communiquer cette rectitude scientifique qui était le cachet de son propre jugement. Aucun maître n'a mieux su choisir ses élèves; aucun maître n'a mieux su les conduire vers le but; et ce sera l'un de ses plus beaux titres de gloire d'avoir groupé autour de lui tant de puissantes intelligences qu'il a réchauffées au contact de la sienne.

C'est qu'il était impossible, en effet, d'approcher de Rayer sans ressentir la contagion de l'exemple; et l'on se reprochait amèrement ces heures de lassitude et de découragement que nous avons tous plus ou moins connues, lorsqu'on voyait ce noble vieillard suivre les progrès de la science avec une ardeur toute juvénile, et qui, loin de diminuer, semblait croître avec les années. On peut dire de lui qu'en matière de science, rien ne le laissait indifférent. C'était un curieux de la nature, et il portait sur tous les points les lumières de son esprit et la justesse de son sens critique.

Avec de telles facultés, Rayer était désigné d'avance pour présider la Société de biologie. Nulle part, il n'était plus naturellement à sa place; nulle part il ne se sentait si bien chez lui; et l'assiduité, disons mieux, le zèle qu'il mettait à suivre régulièrement nos séances, témoignaient assez du plaisir qu'il éprouvait à se voir entouré par les membres de cette Société qu'il avait si longtemps dirigée. Avec quelle sollicitude il s'occupait de nos intérêts! avec quelle délicatesse il savait les défendre! Pendant vingt ans, il a marché à notre tête, et jamais, durant ce long espace, son dévouement ne s'est refroidi; jusqu'aux derniers instants de sa vie, il nous est resté fidèle. Samedi dernier, il présidait encore une de nos séances; deux jours plus tard, il tombait frappé d'un coup mortel.

Ce n'étaient point, on peut le dire, des liens d'une nature purement intellectuelle qui nous unissaient à Rayer. Nous étions en quelque sorte ses enfants de prédilection, sa famille scientifique, et s'il ressentait une douce satisfaction à se trouver au milieu de nous, c'est qu'il se savait profondément respecté, et, ce qui vaut mieux encore, il se sentait cordialement aimé. Peu d'hommes, en effet, ont plus vivement ressenti cette profonde sympathie pour la jeunesse laborieuse qui constitue à la fois le plus beau privilége et le signe le plus certain de la longévité intellectuelle. C'était là, sans aucun doute, un sentiment bien réciproque des deux côtés. Il nous semblait impossible de séparer la personne du Président de l'idée de nos réunions; nous aimions à voir son autorité paternelle intervenir dans nos débats, et, lorsqu'il n'occupait pas le fauteuil, nous savions par expérience combien nos discussions pâlissaient.

Depuis quelques années, son grand âge aurait dû nous accoutumer à l'idée d'une séparation prochaine; et cependant la nouvelle imprévue de sa mort nous a frappés comme la foudre, tant il est difficile de croire aux malheurs qu'on a raison de craindre!

Aujourd'hui, sa place est vide: nous savons qu'il nous a quittés pour toujours, et pourtant nous croirons longtemps encore à sa présence au milieu de nous.

Cher maître! nous n'entendrons plus cette voix sympathique dont les accents nous étaient familiers; nous ne rencontrerons plus vos regards bienveillants, nous ne verrons plus votre affectueux sourire; mais vous vivrez éternellement dans nos souvenirs; nous serons toujours fiers d'avoir été vos élèves, et nous suivrons jusqu'au bout la voie scientifique dans laquelle vous avez marché.

M. Michel Lévy, président, délégué de la Société centrale, a pris la parole en ces termes:

Messieurs,

La Société centrale des médecins de Paris ne peut rester muette au bord de cette tombe; elle pleure dans le président de l'Association générale des médecins de France, son président titulaire, son conseil le plus sûr et le plus actif, l'âme de ses délibérations, un patronage de tous les jours avec la prudence consommée et l'expérience magistrale. Quoique M. Rayer eût, dès l'origine de la Société centrale, délégué au plus obscur de ses vice-présidents le soin de diriger ses travaux, il en est resté le guide, il en a retenu le gouvernement; rien d'important ne s'y est fait sans son impulsion, et sa vigilance, son incessante enquête des objets de nos discussions lui ont permis de suivre, de régler nos solutions, sans jamais peser sur nos votes. Personne n'avait plus que lui le tact des situations, la prévoyance des difficultés, le ménage-

ment des droits et des intérêts légitimes, l'art délicat de la conciliation des esprits. Vous avez entendu, vous entendrez ailleurs, et dans des conditions plus favorables à une calme et saine appréciation de cette grande figure de la médecine contemporaine, les éloges dus au savant de premier ordre qui avait l'initiative et l'originalité ; à l'investigateur infatigable qui avait la passion de la vérité et qui savait entraîner les jeunes générations dans les voies multiples de la nouveauté féconde et des découvertes; au praticien dont la haute sagacité, éclairée par une expérience sans pareille et par une érudition de source vive, dictait des oracles et redressait les courages; à cet admirable consultant qui, modeste envers les confrères, secourable aux malades, gracieux envers leur entourage, captivait la confiance sur tous les degrés de la société et laissait partout comme une trace de son noble cœur. Une organisation d'élite comme celle de M. Rayer ne s'épuisa point dans une seule direction, dans un seul ordre de labeurs. Président du Comité consultatif d'hygiène publique, il a dirigé ses travaux avec goût et une compétence improvisée; doyen de la Faculté de médecine un jour, il y a laissé des marques durables et utiles de son passage : le stage des élèves dans les hôpitaux, le concours pour les places de chefs de clinique, et surtout cet enseignement d'histologie, devenu le centre des études médicales. Si jamais la médecine comparée vient à se fonder sur des bases solides, ce sera par le développement des éléments d'observation et de la méthode fournis par M. Rayer. Président perpétuel de la Société de biologie, c'est dans cette institution qu'il a marqué son génie, ses tendances scientifiques, sa puissance de synthèse à travers le détail infini des recherches de chaque jour, exécutées par une phalange de travailleurs choisis qui, naguère l'espoir de la science, aujourd'hui prennent pied sur tous les points du domaine médical et conspirent au progrès.

Mais je m'écarte de ma tâche, qui est d'honorer ici publiquement le Président de la Société centrale au nom de mes chers collègues de la commission administrative. Aucun d'eux, aucun de nos confrères, associés comme moi depuis longues années aux pensées et aux actes de M. Rayer, ne me démentira, quand j'affirmerai devant cette assemblée qu'il fut non-seulement un grand homme de science, mais encore un grand homme de bien ; la Société centrale, avec sa besogne continue d'assistance confraternelle, a joui du spectacle de sa belle âme; sa sérénité se communiquait à ceux qui vivaient près de lui ; elle projette un rayon pur jusqu'au bord de cette fosse où nous adressons à ses restes mortels une pieuse et suprême salutation.

Enfin, M. le docteur Brun, interprète des disciples et des amis de M. Rayer, a terminé par l'allocution suivante :

Des voix éloquentes viennent de se faire entendre; elles vous ont dit ce qu'était le savant et le grand praticien, le fondateur de l'Association générale et de la Société de biologie ; qu'il soit permis à un ancien disciple et à un vieil ami de quarante ans d'ajouter quelques traits qui mettent l'homme en lumière et reproduisent la grande physionomie de cet illustre défunt, d'une personnalité si puissante, et dont les sentiments élevés se reflétaient si bien sur cette belle tête que nul de ceux qui l'ont vue n'oubliera jamais, pas plus que les contemporains de Dupuytren n'ont oublié cette tête olympienne qu'il portait si fièrement sous les portiques de l'Hôtel-Dieu. Mais ce qu'on aimait tout particulièrement dans le vénéré Président de l'Association générale, c'était le charme qui vous attache et qui vous lie ; on recherchait ce doux

regard qu'éclairait la plus belle intelligence ; on se laissait entraîner par ces formes aimables qui tempéraient si gracieusement un fonds de pensées toujours sérieuses.

Et puis quel merveilleux assemblage de qualités morales ! Comme il était pur, désintéressé et plein de bienveillance !

Oh ! oui, il était pur celui qui toujours suivit les grandes voies, marchant droit devant lui sans avoir jamais laissé fléchir le sentiment de l'honneur ; je puis le dire, presque toutes les hautes positions que son mérite éminent lui a fait obtenir, elles lui ont été offertes, il ne les a pas sollicitées.

Désintéressé : ses clients le diraient, mais ses amis, aussi bien que tous ceux qui l'entouraient, peuvent l'attester ; n'ont-ils pas été les témoins des longues heures que chaque jour il consacrait si libéralement à la science ou aux affaires de l'Association, temps bien précieux cependant, et dont il eût pu tirer un si grand profit !

Et sa bienveillance est elle assez bien établie ? Il a été le bienfaiteur de tous ceux qui l'ont approché ; que de médecins ne lui doivent pas leur position ! Le nombre des personnes qu'il a obligées est immense. Tenez, il y a dix jours, j'étais là-bas, bien loin de Paris, dans les montagnes du Jura, près du berceau de Bichat, j'assistais à l'assemblée de l'Association de Belley ; un de nos jeunes confrères me demande de vouloir bien porter à M. Rayer l'expression de sa reconnaissance pour un service qu'il avait reçu pendant sa vie d'étudiant. Traduit devant le Conseil académique, à l'occasion d'une manifestation par trop bruyante, lors d'une représentation théâtrale, il allait se voir retirer ses quinze inscriptions ; sa carrière était brisée. Un membre du Conseil demande la parole : « Accordez-moi, dit-il à ses collègues, la « grâce de cet élève ; c'est la première fois que je siége parmi vous ; je serais heureux que « cette première séance fût marquée par un bienfait. » L'élève fut sauvé. Celui qui avait demandé sa grâce, vous l'avez tous nommé : c'était l'illustre doyen de la Faculté de médecine.

Qu'on s'étonne après cela que cet homme ait fait naître tant d'amitiés qui jamais ne se sont démenties.

Oui, vénéré maître, tu étais aimé de tous ceux que tu avais rassemblés autour de toi ; tu savais créer les dévouements, et tu laisses dans tous leurs cœurs un souvenir affectueux impérissable !

Sur ta tombe glorieuse je dépose humblement cette couronne ; elle est le symbole de l'immortalité qui t'appartient !

Paris. — Imprimerie Félix Malteste et Ce, rue des Deux-Portes-St-Sauveur, 22.